

Référence complète

Kraus, Cynthia. « Anglo-American Feminism Made in France : crise et critique de la représentation », *Cahiers du genre*, 2005, N° 38, « Politiques de la représentation et de l'identité. Recherches en gender, cultural et queer studies », coordonné par Madeleine Akrich, Danielle Chabaud-Rychter et Delphine Gardey, p. 163-189.

Publication mise en ligne avec l'aimable autorisation des Editions L'Harmattan (03.11.2009). Copyright 2005, Editions L'Harmattan.

**Anglo-American Feminism made in France :
crise et critique de la représentation ¹**

Cynthia Kraus

Le « French Feminism » n'est pas le féminisme en France — cela doit être dit d'entrée de jeu. Les féministes en France n'ont pas besoin de donner un nom particulier à leur féminisme, pas plus que les Américaines n'appellent le leur « américain ».

(Christine Delphy, « L'invention du 'French Feminism' : une démarche essentielle », 1996, p. 16, souligné par nous).

Résumé

Cet article se propose d'analyser la nature et les modes de la résistance que rencontrent les productions intellectuelles anglo-américaines, en premier lieu dans le village des irréductibles Gauloises. Il examine comment la distribution d'oppositions dichotomiques (entre essentialisme et constructivisme, antiféminisme et féminisme, sexe et genre) selon l'axe transatlantique permet aux féministes françaises non seulement de déconstruire ce que les Américaines ont appelé *French Feminism*, mais aussi, surtout, de se définir elles-mêmes contre le premier. La rhétorique binationale permet aussi aux féministes

¹ Cet article est une version révisée et augmentée de ma communication orale à la journée d'études « Mais qui a peur des *gender, cultural, queer studies* ? France-USA... et retour », organisée par Madeleine Akrich, Danielle Chabaud-Rychter et Delphine Gardey (coordinatrices de ce numéro), à l'IRESCO (Paris) le 17 mars 2003. Je tiens à remercier les organisatrices et les participant(e)s pour cette très belle journée de discussion, ainsi que Saba Bahar pour sa fine lecture critique, ses remarques et suggestions, très appréciables et appréciées au moment de me lancer dans le travail de réécriture. Merci aussi au comité de rédaction des *Cahiers du Genre* pour ses critiques et suggestions que je n'ai pas, faute de temps, pu toutes intégrer ici.

françaises d'*anglo-américaniser* les questions féministes autour du concept de genre. Reformuler « le problème genre » comme un problème de représentation, devrait permettre de mieux voir comment l'*Anglo-American Feminism made in France* contient une crise de la représentation parmi les féministes ici et maintenant.

REPRÉSENTATION — GENRE — FRENCH FEMINISM — ANGLO-AMERICAN FEMINISM
— POLITIQUE DE LA SCIENCE — RECHERCHES FÉMINISTES

Mais qui a peur des *gender studies* dans les recherches féministes en *terra franca* ?

Le titre de cet article, *Anglo-American Feminism made in France* reprend en quelque sorte à l'envers l'argument que développe Christine Delphy dans son article « L'invention du 'French Feminism' : une démarche essentielle » (1996), à savoir que le soi-disant *French Feminism* (et la *French Theory*) est une « invention pure et simple », un produit entièrement *made in USA* (Delphy 1996, p. 19, souligné par l'auteure).

Le but de traverser l'Atlantique dans l'autre sens n'est pas de retourner l'argument contre les féministes françaises elles-mêmes. Si c'était à faire, ces dernières seraient sans doute les mieux placées. Je ne le ferai donc pas, car, pour ce faire, il faudrait en outre que le label *Anglo-American Feminism* circule *texto* sur la scène française, féministe ou universitaire, au même titre que le label *French Feminism* aux États-Unis². Or à ma connaissance, ce n'est pas le cas. Relevons toutefois que Judith Ezekiel (1996), par exemple, a analysé comment d'un mariage à la française entre antiféminisme et anti-américanisme naissent des féministes « américaines » diaboliques aux mains du groupe Psychanalyse et politique ; c'est encore le même mariage qui engendre cet

² Et dans une moindre mesure en Angleterre que je ne traiterai pas différemment ici — par commodité, mais aussi parce que le contentieux porte essentiellement sur le suffixe « américain ». Ce n'est pas par hasard qu'au lieu d'« *anglo-saxon* », les féministes françaises préfèrent dire « *anglo-américain* ». (Relevons en passant que c'est également cette expression qui circule dans les médias en référence au tandem Blair-Bush dans la « guerre pour la liberté » en Irak — pour mieux nommer l'impérialisme américain.)

autre phénomène littéralement « casse-couilles » et *made in USA* à en croire les intellectuels (mâles) français de gauche : la *political correctness*. Voici deux exemples typiques de ce qu'on pourrait appeler, correctement, *Anglo-American Feminism made in France*³.

Ceci dit, je préférerais que cette expression ne serve pas uniquement à interpeller les féministes dites différentialistes ou les antiféministes en France qui inventent de toute pièce du féminisme américain. Ce serait manquer l'occasion de nous provoquer sur notre propre terrain critique, de poser des questions féministes autour des recherches féministes.

Se poser la question de la peur (française) des *cultural, gender* et *queer studies* me permet de reprendre et de développer une remarque que j'avais formulée, lors de la dernière session du colloque du RING, « Le genre comme catégorie d'analyse ? »⁴. Dès la première heure, les féministes françaises semblaient avoir nombre de démêlés avec le concept de genre. Parmi les griefs les plus récurrents, on relèvera l'utilisation apolitique et non théorique du genre pour dire « femmes » et ne pas dire « féministe », la banalisation et la récupération de la problématique « genre » par les programmes européens de recherche, ou encore la dépolitisation croissante des *Women's Studies* — l'exemple à ne pas suivre — et finalement les insolubles problèmes de traduction que le terme *gender* pose à la langue française.

Au cours de l'après-midi une participante captait l'esprit des lieux en une formule malicieuse : « le genre sur le RING ». Or, force était de constater que la boxe féministe, la controverse

³ Pour des éléments de discussion plus récents sur « L'épouvantail américain », cf., p. ex., Fabre et Fassin (2003, p. 15-38). Les deux articles cités plus haut (Delphy 1996 ; Ezekiel 1996) sont parus dans un même numéro de *Nouvelles questions féministes*, intitulé « France, Amérique : Regards croisés sur le féminisme » (1996, vol. 17, n° 1). On y trouvera encore l'article de Claire Moses, « La construction du 'French Feminism' dans le discours universitaire américain », qui complète le dossier.

⁴ Colloque interdisciplinaire organisé par le Réseau interuniversitaire et interdisciplinaire national sur le genre (RING) les 24 et 25 mai 2002, à l'université Paris 7 - Denis Diderot. Les actes du colloque sont publiés dans Fougeyrollas-Schwebel, Planté, Riot-Sarcey, Zaidman (2003). On notera que le point d'interrogation dans le titre du colloque a disparu du titre des actes, ce qui pourrait indiquer très normalement qu'il existait une réponse à la question.

— ou plutôt le consensus autour du « problème genre » — avait des couleurs nationales : on avait vu se faire en direct de l'*Anglo-American Feminism made in France*. C'est du moins ce que j'ai cru voir, j'y crois encore⁵, et c'est la raison pour laquelle je reformulerai la question ainsi : Mais qui a peur des *gender studies* dans les recherches féministes en *terra franca* ?

Avant d'aller plus loin, il importe de préciser que je me centre sur les recherches féministes anti-essentialistes, françaises, non pas que la question de l'*Anglo-American Feminism made in France* ne soit pas pertinente pour les *queer* ou *cultural studies*. Bien au contraire, il me semble que ce genre de questionnement permet justement d'interroger la nature et les modes de la résistance que rencontrent les productions intellectuelles anglo-américaines quelles qu'elles soient — dans le village des irréductibles Gauloises et, dans une moindre mesure, en Suisse romande.

Pour chercher à comprendre qui a peur des *gender studies* dans les recherches féministes en *terra franca*, il convient de poser la question de la représentation. Comme vous le savez, c'est un vieux problème philosophique — et politique depuis *Le Léviathan* (1650) de Thomas Hobbes⁶. On peut comprendre « représenter » dans un double sens : d'une part, au sens premier de rendre présent ou visible — ce qui pose, entre autres, la question du référent, de la correspondance ou non entre le langage et le monde, le mot et la chose, mais aussi entre la culture et la nature, ou encore entre la fiction et la réalité ; d'autre part, « représenter » peut signifier « déléguer » — d'où la question de la représentativité notamment politique, mais aussi scientifique comme nous allons le voir ici.

Reformuler la question qui nous occupe comme un problème de représentation présente l'avantage et l'intérêt de dénationaliser les termes du débat. On verra d'autant mieux que la

⁵ Je ne suis apparemment pas la seule. Deux des autres intervenantes également présentes au colloque du RING, Marie-Hélène Bourcier et Eleni Varikas (qui était également chargée de conclure ledit colloque), ont clairement abondé dans ce sens à l'occasion de cette journée d'études.

⁶ Si l'on en croit, p. ex., Pitkin (1972). Je remercie Ellen Hertz de m'avoir indiqué cette référence.

controverse actuelle autour de la circulation et de la réception transatlantiques des idées féministes, et tout particulièrement du concept de genre, ressort en fait d'une crise de la représentation parmi les féministes ici et maintenant.

Cette *crise de la représentation féministe* est deux fois double si l'on peut dire. J'ai déjà évoqué les deux versants de la représentation : celui du référent et celui de la délégation. Au fil de ma discussion, je serai toutefois amenée à me centrer prioritairement (mais non uniquement) sur l'un ou l'autre. Ainsi la représentation dont il est principalement question quand je parle de crise de la représentation féministe est celle au sens (2) de délégation. Celle-ci se trouve à son tour mal prise entre science et politique, ladite crise portant sur la réarticulation de leur rapport, et plus précisément sur une question de politique de la science. Cette question n'est pas nouvelle pour les féministes françaises (et d'ailleurs), sans compter qu'elle n'épuise pas l'actualité féministe. Elle semble néanmoins se poser avec une vigueur particulière à un moment précis de l'histoire du féminisme en France, mais aussi en Suisse par exemple. Quel est ce moment et en quoi fait-il problème ? Nous le verrons dans la seconde partie de cet article.

Que la crise de la représentation féministe relève surtout de l'ordre de la délégation (sens 2) n'a toutefois rien d'exclusif. Bien au contraire, puisque cette crise n'est pas sans rapport avec ce que je nommerai, pour la circonstance, « *critique féministe de la représentation* »⁷. D'où le double redoublement dont je parlais plus tôt : une critique pour une crise, une représentation pour une autre. Ici, en effet, la question de la représentation se posera prioritairement au sens (1) de référent. C'est du reste en cela, une critique de la représentation, que consiste l'argument de Delphy sur l'invention du *French Feminism* : ce dernier n'a pas de référent, français ou féministe ; il ne représente pas le féminisme français, qu'il s'agisse du mouvement ou des théories y relatives. Dans ce cadre, « représenter » garde tout de même son double sens, même si la question du référent (sens 1) du *French Feminism* détermine les termes dans laquelle la question

⁷ Comme me le rappelait Francesco Panese dans un tout autre contexte, « crise » et « critique » partagent la même étymologie, celle du terme *krisis*.

de la délégation (sens 2) se pose, ou plutôt ne se pose pas, comme on le verra dans la première partie de cet article.

Mais la façon dont procède Delphy dans cet article remarquable nous offre mieux encore : elle nous permet de voyager dans les deux sens et de reposer les termes du « problème genre » en fonction d'un lien plus ou moins désavoué entre crise et critique, entre la critique féministe de la représentation et la crise de la représentation féministe : en effet, ce qui se trouve contenu, c'est-à-dire inclus et retenu (les deux sens de « contenir »), dans et par la rhétorique binationale (France *versus* États-Unis) qui place « le genre sur le RING », c'est précisément cette crise de la représentation féministe dont j'ai dit plus tôt qu'elle était précipitée par une question de politique scientifique. Tel est le lien que je souhaite explorer entre les première et seconde parties de cet article, entre critique féministe de la représentation et crise de la représentation féministe.

Critique féministe de la représentation : le mot, la chose, et autres choses à dire

Pour nous mettre en route, commençons par la représentation au sens (1) de référent à partir du fameux article de Delphy, « L'invention du 'French Feminism' : une démarche essentielle » (1996). Mon propos n'est pas de contester la vérité de son analyse. J'aimerais par contre examiner les conditions de vérité de son argumentation, autrement dit : que faut-il accepter pour que celle-ci soit vraie ? Dans cette perspective, que l'on soit d'accord ou non avec la thèse de Delphy n'a guère d'importance⁸. Dans un premier temps, il convient simplement d'examiner comment l'argument de l'*invention* du *French Feminism* est fondamentalement organisé autour de la notion de représentation. Puis, chemin faisant, nous rencontrerons, comme annoncé, de

⁸ C'est du reste une démarche assez similaire qu'adopte Delphy dans son article, puisqu'il ne s'agit pas pour elle de « remettre les pendules à l'heure » (p. 17), de corriger ce qui a été déformé. Car cela reviendrait à admettre un rapport (de distorsion) entre le mot et la chose. Or, comme on va le voir, l'*invention* du *French Feminism* consiste précisément en l'invention de ce rapport, inexistant par ailleurs.

l'*Anglo-American Feminism made in France*, mais avant cela, et c'est plus inattendu, du *French Feminism made in France*.

Le mot est la chose : le French Feminism made in USA

Pour administrer la preuve que le *French Feminism* n'est pas du tout ce que l'on croit, et surtout pas français, ni féministe d'ailleurs, Delphy doit montrer que le terme *French Feminism* n'a pas de référent extérieur, et *a fortiori* de référent français ou féministe. Elle le fait en menant une critique serrée du rapport pour le moins lointain, en fait inexistant, entre le mot et la chose qu'il est censé désigner (et traduire) quelque part en France dans la tribu féministe :

[L]e « *French Feminism* » n'est pas tant une « construction » — une version biaisée et imparfaite de la réalité du féminisme en France — qu'une invention pure et simple : un énoncé ou une série d'énoncés théoriques qui n'ont qu'un rapport accidentel à quelque forme que ce soit de la réalité... (Delphy 1996, p. 19, souligné par l'auteure).

Autrement dit, le problème du *French Feminism* n'est pas tant qu'il serait une mauvaise représentation, une copie défectueuse, du féminisme français — il n'est même pas un faux (au sens où on le dirait d'un faux Matisse) — c'est qu'il ne le représente pas *tout court* ; ils n'ont tout simplement rien à voir. Et c'est le cas malgré les auteur(e)s français(e)s, surtout mâles, si possible non féministes, que le *French Feminism* cite en référence. Car il se trouve que ces références, ces référents français, ne sont justement que cela — autrement dit, des références bibliographiques (cf. Delphy 1996, p. 23). Mobilisées sous forme de citations dans les écrits anglo-américains, ces références ne suffisent pas à franciser le *French Feminism*, et encore moins à en faire du féminisme français, puisque les auteur(e)s élu(e)s ne sont pas des références féministes en France. En réalité, le *French Feminism* ne renvoie à rien du tout, à rien qui existe indépendamment ou en dehors de lui — pas même aux textes cités en référence : ceux-ci ne sont que des *pré-textes*, au double sens d'alibi et de texte « avant » ce texte qu'est le *French Feminism*. Mais cet « avant » n'en confère pas pour autant à ces pré-textes français le statut d'original. Car toutes choses inégales par ailleurs, le *French Feminism*, c'est un peu comme le Talmud sans la Torah (Delphy 1996, p. 23-24) : une série de commentaires en

quête d'original. Mais cet original n'existe pas, du moins pas là où on nous renvoie (les références françaises citées), mais là où on nous dit qu'il n'est pas, c'est-à-dire au cœur du *French Feminism* lui-même :

[L]e « *French Feminism* » lui-même ne se trouve pas dans le corpus de textes auxquels ses propagandistes se réfèrent, mais dans les propres écrits des propagandistes elles-mêmes [...], c'est une invention anglo-américaine au sens le plus littéral : les écrits anglo-américains à propos du « *French Feminism* » sont la chose elle-même (Delphy 1996, p. 20, souligné par l'auteure).

Voici un cas typique, quoique inhabituel (l'inverse étant plutôt vrai), où les auteur(e)s s'efforcent de faire passer l'original, ce texte en langue originale anglaise et dont elles sont les seules auteur(e)s, pour un simple commentaire, moyennant quoi le *French Feminism* passe pour « français » et « féministe » (cf. Delphy 1996, p. 19, p. 21). Or, comme le soutient Delphy dans la citation précitée, ce sont les commentaires en langue anglaise sur des auteur(e)s français(e)s, non pas ces mêmes auteur(e)s, qui sont le *French Feminism*. En fait, ce dernier n'a pas de hors-texte ; c'est un « in-texte » qui ne consiste en rien d'autre que ce que les auteur(e)s anglo-américaines, les *French Feminists*, (en) disent. Le « en » est ici proprement mis entre parenthèses puisque Delphy analyse le *French Feminism* comme un discours en quelque sorte sans objet. On l'a vu, ce n'est en tout cas pas le féminisme français qui est l'objet de discours du *French Feminism*. Plus encore, l'impression que le *French Feminism* parle de quelque chose d'autre est produite dans et par ce même discours auto-référentiel : si le mot est la chose — et c'est bien en ce sens qu'il faut comprendre que le *French Feminism* est une « invention pure et simple » entièrement *made in USA* — soulignons encore en retour que cette chose n'est assurément pas un mot banal : non seulement un mot pour se dire, dire que ce n'est pas soi qui le dit⁹, mais c'est plus précisément encore un mot du mot — un produit discursif *made in French Feminist discourse*.

Nous venons de voir comment l'argument de Delphy à propos de l'invention du *French Feminism* consiste en une critique

⁹ Cf. Delphy (1996, p. 18, p. 39).

de la représentation au sens (1) de référent : ce label national, loin de représenter le féminisme français — un peu, beaucoup, de travers — ne le représente pas du tout ; il ne fait que s'auto-(re)présenter. Dans ces conditions, la question de la représentation au sens (2) de délégation ne se pose même pas. Ou plutôt, si le *French Feminism* est anglo-américain pure souche et en fin de compte une forme d'antiféminisme comme le soutient Delphy (cf. aussi section suivante), alors les *French Feminists* ne peuvent pas être des porte-parole du féminisme français — dont, on s'en souvient, elles ne parlent précisément pas. C'est ainsi que l'argument de l'invention du *French Feminism* que développe Delphy coupe autant l'herbe (le référent) que le verbe sous les pieds des *French Feminists* : elles profèrent certes une parole, la leur, mais n'en portent aucune.

Voilà autre chose : du French Feminism — made in France

Il n'est pas inintéressant de remarquer que cette critique de la représentation ne fait pas que dé-construire le *French Feminism*. Dans le même mouvement est produit — et non simplement « décrit » — un produit *made in France* : du *French Feminism made in France*. J'utilise délibérément la formule « féminisme français » en anglais pour souligner combien son autodéfinition dépend ici de ce qu'il n'est pas — et en premier lieu, anglo-américain. Pour être plus précise, elle dépend d'un système d'oppositions dichotomiques tracées selon l'axe transatlantique : typiquement entre essentialisme et constructivisme, antiféminisme et féminisme, mais aussi entre le sexe et le genre — les premiers termes revenant aux États-Unis, au *French Feminism made in USA*, et les seconds revenant à la France, au *French Feminism made in France*, autrement dit à « la réalité du féminisme en France »¹⁰.

On l'aura reconnu, voici des dichotomies familières aux féministes et qu'elles se sont tout particulièrement attachées à démonter. Évidemment, Delphy elle-même déconstruit les dichotomies qui sont constitutives de l'invention du *French Feminism* — le contraire serait étonnant puisqu'elle s'intéresse tout particulièrement aux principes de division et de hiérarchisation des

¹⁰ Cf. citation *supra*, Delphy (1996, p. 19).

parties divisées¹¹. Les processus d'« *homogénéisation interne et de différenciation externe* » font ainsi partie intégrante de son analyse de l'invention du *French Feminism* (p. 44, voir aussi p. 43). Delphy établit du reste un lien explicite entre de tels principes ou processus et la question de la représentation, dont celle de savoir comment les féministes françaises se représentent elles-mêmes et comment d'autres le font en leur nom (cf. p. 16). Il n'en reste pas moins qu'un système d'oppositions dichotomiques entre la France et les États-Unis structure les termes critiques dans lesquels le *French Feminism made in USA* est déconstruit, mais aussi par quoi est construit dans le même temps du *French Feminism*, cette fois *made in France*.

La fabrication-maison du *French Feminism* peut être schématisée de la manière suivante : tout d'abord, on s'en souvient, le *French Feminism made in USA* « *n'est pas le féminisme en France* »¹². S'ils n'ont rien à voir l'un avec l'autre, si le second n'est pas le référent du premier, c'est, pour Delphy, que tout les oppose et, en premier lieu, leur « *façon d'approcher les questions de sexe et de genre* » (1996, p. 26). La distinction entre le sexe et le genre n'est ici pas anodine, puisqu'elle structure son argument de l'invention du *French Feminism made in USA*, cette fois autour de la nature essentialiste, c'est-à-dire antiféministe de cette démarche (plutôt que non française comme on l'a vu dans la section précédente). Les termes de cette distinction tracent les lignes d'un antagonisme théorique et politique : entre le constructivisme et l'essentialisme, le féminisme et l'antiféminisme. Aussi la distribution géopolitique de telles oppositions dichotomiques est-elle fonction de l'opposition logique entre le genre et le sexe. Cette opposition est l'opérateur fondamental de différenciation entre le *French Feminism made in USA* et « la réalité du féminisme en France ». Le *French Feminism* est ainsi une « idéologie de la différence » (p. 24-30), un système de *croyances* dont Delphy répertorie une bonne dizaine. Toutes tournent, d'une façon ou d'une autre, autour de la « différence sexuelle », son statut pré-existant et normatif (« ce qui est doit être »), ainsi que sa

¹¹ Cf. Delphy (1996, p. 27-28 ; voir aussi, p. ex., 1991).

¹² Cf. exergue *supra*, Delphy (1996, p. 16).

signification essentielle (cf. p. 25). Cette démarche essentielle¹³ focalisée sur la différence sexuelle se caractérise par une épistémologie additive où les parties précèdent le tout, et où le tout est la somme des parties (cf. p. 28).

Tout cela, nous dit Delphy, est parfaitement incompatible avec la démarche holiste, autrement dit matérialiste, constructiviste ou structuraliste (p. 27) qui définit historiquement « *les sciences humaines et les sciences sociales modernes, y compris la soi-disant post-modernité* » (p. 26) — d'où une opposition entre science et croyance (cf. *supra*). La démarche théorique féministe s'inscrit dans ce paradigme scientifique séculaire dans lequel « *c'est l'ensemble qui engendre les parties* » (p. 27). Les recherches sur le genre en sont un développement récent, mais non moins typique (p. 28). Même si les chercheuses féministes n'ont pas toujours travaillé dans la perspective de l'antériorité logique du genre sur le sexe (cf. Delphy 1991), le concept de genre n'en ouvre pas moins¹⁴ la possibilité analytique d'extraire le sexe du système d'oppositions dichotomiques dans lequel il est immergé et par là naturalisé. Rien à voir avec le système de croyances en la différence sexuelle qui, « *du point de vue analytique, tourne le dos aux principaux développements de la pensée féministe, tandis que ses implications politiques ne plaisent guère à nombre de féministes* » (Delphy 1996, p. 26).

Ce faisant, c'est-à-dire en décrivant cette idéologie de la différence qu'est le *French Feminism*, ce dernier en vient à porter les mêmes traits distinctifs que ce qu'il est convenu de nommer « féminisme de la différence » (par opposition au « féminisme de l'égalité ») en France. Cette description est performative en ce qu'elle dessine, trait pour trait, un rapport d'*homologie* entre le *French Feminism* et le féminisme français de la différence. Ce qui semble indiquer, contrairement à ce que l'on a vu plus haut, que ce *French Feminism* représente (sens 1) bel et bien quelque chose dans la « réalité du féminisme en France » : le féminisme de la différence. Rien de très mystérieux si l'on considère que les *French Feminists* citent précisément les égéries de

¹³ Cf. sous-titre de l'article de Delphy (1996).

¹⁴ En théorie, dès sa conception à la fin des années 1970 ; en pratique, dès le milieu des années 1980.

ce courant en référence (Irigaray, Cixous, Kristeva, et le groupe Psychanalyse et politique) en les faisant passer pour représentatives (au double sens du terme) du féminisme français (cf. Moses 1996).

On a là une première triangulation entre les parties en présence : 1) le *French Feminism*, 2) le « féminisme de la différence », et 3) « le féminisme en France » (le féminisme dit de l'égalité). Le premier est *made in USA*, les deux autres *made in France*. Le rapport entre les deux premiers termes est de l'ordre de la *correspondance* transatlantique ($1 \equiv 2$), mais le troisième se situe en *rupture radicale* avec les deux autres, avec l'un et l'autre ($3 \neq 1 \equiv 2$). C'est ainsi que le « féminisme en France », dont le féminisme matérialiste radical à la Delphy, est produit en négatif à travers une série d'oppositions mutuellement exclusives, raison pour laquelle nous pouvons le renommer en contrepoint, *French Feminism made in France* : il est ce que le *French Feminism made in USA* et le « féminisme de la différence » *made in France* ne sont pas, c'est-à-dire leur exact contraire ($3 \nabla 1 \equiv 2$) : holiste (*versus* additif), constructiviste (*versus* essentialiste), ou encore matérialiste (*versus* « discursif », cf., p. ex., p. 34-35), etc.

Mais ce qui a trois côtés finit par n'avoir que deux faces : dans l'argument de l'invention du *French Feminism*, le « féminisme en France » en vient à signifier « le féminisme » tout court. Car, comme on l'a vu, le *French Feminism* est pour Delphy une forme d'essentialisme et l'essentialisme, dont celui du féminisme français de la différence est, de fait, fondamentalement, antiféministe. Ce qui trace pour finir la grande ligne de démarcation entre *féminisme* et *antiféminisme*¹⁵. Le premier peut être français, anglais, italien, etc. (p. 35) ; dans la seconde catégorie, on retrouve typiquement le *French Feminism made in USA* et le « féminisme de la différence » en France.

Mais, une fois clairement tracée¹⁶, l'opposition entre féminisme et antiféminisme a pour effet de brouiller les frontières

¹⁵ Le pré-féminisme (cf. p. 49, p. 52-53, note 4) ne fait pas partie de ce rapport antagoniste : il n'est ni l'un ni l'autre, donc sans aucun rapport.

¹⁶ Bien qu'il y ait des « cas limites » tel celui de Luce Irigaray qui se déclare parfois féministe, mais nous dit Delphy, « ils ne mettent pas en cause le cœur de la définition du féminisme » (p. 49).

nationales, le caractère national de l'opposition en jeu. Nous voici donc à nouveau avec deux termes, les deux termes d'un antagonisme théorique et politique *indépendamment de tout marquage national*. On a affaire à deux cadres conceptuels, deux visions politiques, logiquement incompatibles, analytiquement inconciliables, et ce, en dépit des efforts divers et variés pour concilier l'inconciliable (cf. p. 36-37). Ces deux cadres sont exactement ce qui oppose d'un côté le féminisme et les recherches sur le genre, constructivistes par définition, et de l'autre l'antiféminisme et toute approche focalisée sur la différence sexuelle, essentialistes par tradition, celle de « l'école de la différence » (cf. p. 36-39). Cette opposition est radicale : ce ne peut être que l'un *ou* l'autre, et l'alternative, mieux l'antagonisme, est en ce cas indépassable (cf. p. 35). Delphy ne s'en cache pas, il y a une limite à ne pas franchir, sinon à rétablir lorsque la frontière est simplement effacée comme le font les *French Feminists* en un savant mélange.

On le voit, la distribution géopolitique d'oppositions dichotomiques ne peut pas être simplement réduite à une « auto-contradiction révélatrice » discréditant la pertinence de l'analyse de Delphy sur l'invention du *French Feminism made in USA*. Précisons, si besoin était, que le problème n'est pas que les féministes dignes de ce nom devraient réussir à se passer tout simplement de toute opposition dichotomique, sans quoi... quoi ? Comme je l'envisage, le travail féministe de déconstruction y relatif consiste tout autant à « *faire des distinctions qui soient claires qu'à clarifier des distinctions qui existent déjà* » selon l'heureuse formule de John L. Austin dans *How to Do Things with Words* (1965, p. 72, traduit par nos soins). Typiquement, la distinction entre féminisme et antiféminisme est ce genre de distinction que Delphy et d'autres féministes veulent pouvoir faire clairement — ce qui ne veut pas dire que cette distinction ne soit pas un enjeu de définition *parmi les féministes*, et donc un objet de lutte entre elles ; par ailleurs, elles vont s'attacher à clarifier, c'est-à-dire à prendre pour objet d'analyse féministe, des distinctions telles entre les femmes et les hommes, ou des groupes nationaux, pour mieux les défaire. Bien entendu, déconstruire n'est pas un geste purement négatif, puisqu'il est ce par quoi il devient possible de construire autre chose, autrement.

Aussi vaut-il toujours la peine de revenir sur les pratiques féministes de déconstruction pour voir comment on fait des distinctions au moment même où l'on en défait d'autres, et ce que cet acte de défaire fait faire ou construit par ailleurs. C'est dans cet esprit que j'ai examiné la logique de distribution qui sous-tend l'analyse critique de Delphy en termes de (non-) représentation. Par là même, il devient possible d'articuler comment des liens sont noués entre la France et les États-Unis pendant que le lien transatlantique entre le *French Feminism* et tout référent féministe français est coupé net. En somme, l'objectif de mon examen était de montrer comment l'auto-définition du féminisme français est relationnelle dans « la façon dont les féministes en France se voient »¹⁷ d'une part, que cette relation reste de type transatlantique d'autre part — et, au bout du compte, exactement ceci : à savoir *traversante*, autant dire *inter-nationale* plutôt que nationale.

On l'aura compris, cela revient à tracer notre chemin pour arriver à comprendre comment les féministes françaises se sont mises à construire, à leur insu, de l'*Anglo-American Feminism made in France* au colloque du RING. Nous y arrivons, lentement mais sûrement, pour parler suisse.

Crise de la représentation féministe : une critique pour une crise, une représentation pour une autre

Il est temps de revenir sur la rhétorique qui opposait la France aux États-Unis pour parler du concept de genre au colloque du RING. Elle a de quoi surprendre plus d'une visiteuse féministe, classique ou « jeune » comme aiment à nous appeler les classiques¹⁸, d'autant que ce ne sera pas la première

¹⁷ Cf. citation *supra*, Delphy (1996, p. 16).

¹⁸ Faute de temps et de place, je ne peux m'étendre sur la question de savoir comment les *Anglo-American Feminists* construisent, et se construisent sur, des catégories d'âge. Ce n'est qu'une intuition, mais elle se trouve étayée par l'extrait suivant, tiré des actes du colloque du RING : « [...] Si les plus anciennes d'entre nous se réfèrent aux textes fondateurs de théoriciennes féministes, certain(e)s collègues et surtout les jeunes utilisent le concept [de genre] sans toujours se référer aux débats entre féministes, ce qui justifie que nous ayons préféré la mise à plat de la question [le genre comme catégorie d'analyse]

fois que le concept de genre est l'objet central, parfois la cible, du débat féministe (p. ex., Mathieu 1991 ; Hurtig, Kail, Rouch 1991). Au début des années 1990, dans son article « Penser le genre : quels problèmes ? » (1991), Delphy nous rapporte déjà que « certaines féministes françaises s'opposent à l'emploi du terme de 'genre', emploi qui, pensent-elles, conforte l'idée que le 'sexe' est, lui, purement naturel » (p. 95). Mais, on le voit bien ici, le rejet du concept de genre n'a rien d'un problème national. On n'y oppose pas non plus vraiment les usages féministes du concept à ceux non ou antiféministes. Le concept féministe de genre fait l'objet de questions féministes autour de la méthodologie féministe, des questions qui s'adressent prioritairement aux autres féministes pour faire avancer la démarche théorique féministe. En bref, on procède à un retour réflexif.

La question prometteuse du colloque du RING, « Le genre comme catégorie d'analyse ? », aurait pu être l'occasion de poser des questions féministes autour des recherches féministes¹⁹ si le spectre des États-Unis et de leurs *Women's Studies* n'était venu hanter la rhétorique féministe. Comme on va le voir dans la prochaine section, cette rhétorique formule le « problème genre » comme un problème de représentation au sens (1) de référent. Non sans rappeler la critique de la représentation que Delphy

discipline par discipline plutôt qu'une approche thématique (sexualités, travail, par exemple) interdisciplinaire » (Fougeyrollas-Schwebel, Planté, Riot-Sarcey, Zaidman 2003, p. 12, souligné par nous). Comme je vois les choses, la distinction entre « les plus anciennes » et « les plus jeunes » fait ici partie intégrante du « problème genre » et parlant, de la construction de l'*Anglo-American Feminism made in France*. Plus précisément, la question de l'âge masque, il me semble, celles plus politiques mais aussi plus délicates de la transmission à double sens entre générations de féministes, de la relève féministe dont la relève académique. Pour transformer mon intuition en véritable argumentation, il faudrait voir, par exemple, si les *Anglo-American Feminists* n'entretiendraient pas, par hasard, un rapport conservateur (au sens littéral du terme) au « matrimoine national ». Par ailleurs, comme me l'écrivait récemment Saba Bahar, il faudrait aussi un jour entreprendre d'étudier plus largement les métaphores de filiation entre nous (mère-fille). L'autre question, celle de la relève féministe dont la relève académique fait justement l'objet de cette seconde partie.

¹⁹ Ce qui ne préjuge, bien sûr, en rien de la qualité ou de l'intérêt des actes du colloque ! Mon étude de cas est de type ethnographique : elle se base sur ce qui s'est passé en direct lors de la rencontre.

fait pour soutenir l'argument de l'invention du *French Feminism made in USA*, celle des *Anglo-American Feminists* revient à dire que le concept de genre ne représente pas la « réalité du féminisme en France ».

Mais peut-être que cette réalité n'est plus ce qu'elle était, qu'elle a changé. Il se pourrait même que le problème de la non-représentation du concept de genre renvoie à un « problème national » interne et qui concerne au premier chef les féministes françaises, ici et maintenant. C'est en cela que nous aurions une critique pour une crise, une représentation pour une autre, une critique féministe de la représentation qui contiendrait une crise de la représentation féministe. Ce sera du moins mon argument dans cette seconde partie.

L'Anglo-American Feminism made in France ou « le genre sur le RING »

Dans la critique féministe de la non-représentation du concept de genre, on peut identifier trois types de griefs, trois zones d'inquiétudes récurrentes, chacun soulevant à sa manière la question du rapport entre le mot et la chose : c'est la *disparition*, ou le risque de disparition, du rapport entre le mot (genre) et la chose (la théorie et le mouvement féministes, ou encore entre les deux) qui fait l'objet de la critique féministe. Elle porte plus précisément sur le fossé grandissant entre : 1) le terme même et le concept féministe de genre, c'est-à-dire entre usages non féministes du genre et théorie féministe ; 2) les recherches et la théorie du genre devenues non féministes et le mouvement féministe ; et enfin 3) d'une langue à l'autre, du mot à mot, entre le terme anglais *gender* et ce mot qui nous manque pour le dire en français, mais aussi, bien sûr, la chose de ce mot manquant, la « réalité du féminisme en France ».

Tout d'abord, il fut souvent question de la *banalisation*, voire même la *récupération* du genre, tant ce dernier serait devenu un terme flou et fourre-tout²⁰. Autant dire qu'il ne veut plus rien

²⁰ Je me base ici sur mes notes prises lors du colloque du RING, et donc sur les présentations orales des intervenantes. Dans ce qui suit, les italiques indiquent qu'il s'agit d'un discours rapporté ; ma voix propre n'est pas marquée, même si, évidemment, c'est bien moi qui rapporte le discours en question. C'est à Saba Bahar que je dois d'avoir attiré mon attention sur le fait que l'on pouvait

dire. L'engouement accru pour le genre a signifié la perte de son référent, sa distillation, son éparpillement ; on a subtilisé la chose. Devenu le plus souvent et simplement synonyme de « sexe » ou de « femme », le concept de genre aurait perdu autant son pouvoir théorique comme outil d'analyse féministe que son potentiel politique de transformation des rapports sociaux. Le genre n'est plus un concept féministe, n'a plus de lien avec le mouvement féministe. Autrement dit, le genre serait devenu une notion apolitique, dépolitisant du même coup la nature des recherches pour mieux les estampiller du sceau de la scientificité et récolter des fonds de la part des divers programmes de recherches nationaux ou européens. Les recherches sur le genre sont de plus divorcées de la théorie et du mouvement féministes ; elles sont par contre soumises aux exigences d'apolitisme de la politique de la science.

La dépolitisation croissante des women's et gender studies aux États-Unis témoignerait de ce triste bilan. Là encore, il faut souligner que nous sommes familières de ce revenant, qu'il ne cesse de revenir sur la scène féministe française, qu'on le fait venir pour parler du risque qui pèse sur l'ensemble des recherches féministes, ici ou ailleurs, de consommer le divorce entre théorie et mouvement. Face à ce risque, réel, sinon avéré, l'anglo-américanisation du « problème genre » au colloque du RING peut sans doute se comprendre à partir du souci marqué chez les féministes françaises de tirer les leçons de l'expérience anglo-américaine, et c'est tout à leur honneur. Mais un souci peut en cacher un autre — plus proche de soi.

Et ce, malgré les quelques féministes américaines présentes au colloque qui confirment la version française : *quand on dit genre, c'est en effet pour ne pas dire « féministe »*. La chose une fois subtilisée, on enfouit le vrai référent. De plus, on

penser que ce qui se trouve désormais en italique présentait ma critique du concept de genre. Ce n'est pas le cas (même si je peux rejoindre par ailleurs certains dres, mais ce n'est pas la question ici), d'où la distinction formelle pour clarifier qui parle. Autre précision : je ne citerai ici personne nommément car il ne convient pas d'attribuer ces positions à des individus en particulier, d'autant qu'elles sont le plus souvent partagées. Cela reviendrait surtout à détourner notre attention du vrai problème qui est de comprendre ce qui se joue autour de la dénomination de genre.

l'utilise au pluriel. Retour à la case départ : on retrouve les deux sexes. Le mot a changé de référent — d'une chose à l'autre, d'une approche à l'autre, du constructivisme à l'essentialisme. Disparu le rapport, la nature hiérarchique de ce rapport, le fait que les rapports de genre sont avant tout des rapports de pouvoir, que le concept de genre est, comme le définissait l'historienne américaine, Joan Scott, une « façon première de signifier des rapports de pouvoir » (1988, p. 141)²¹. On dépouille la chose, la théorie féministe de sa portée féministe, de sa prise sur le politique, de son lien avec le mouvement — backlash ou pire : on fait comme si cela n'avait jamais existé, que la chose n'était rien.

Enfin, on a pu entendre à plusieurs reprises que *le genre* pouvait de sérieux problèmes de traduction au sens littéraire (comme je l'ai compris, il s'agissait moins ici de « traduction culturelle »). Passer de l'anglais au français ne serait décidément pas chose commode. D'un mot à l'autre, la chose ne passe pas. Typiquement, comment traduire sa forme adjectivale (gendered) ou verbale (to gender) ? Les néologismes proposés sont jusqu'ici restés lettres mortes sans s'établir dans le langage critique. Aussi le français finit-il souvent par nous acculer à recourir au radical « sex- » tels dans « sexué » (accent aigu), « sexuer » (infinitif), ou encore « sexualis-é/-er » D'une langue à l'autre, le mot nous fait faire de drôles de choses. Comme si l'on ne pouvait pas marquer par la langue le statut critique et théorique de ces notions, rejoignant par là et par défaut les usages courants et a-critiques, confondant à nouveau le sexe biologique et le sexe social, le sexe et la sexualité. D'une langue à l'autre, le référent s'évade ; quelque part en chemin, il se noie dans l'océan Atlantique.

Arrêtons-nous là. Que se passe-t-il ? D'une certaine façon, l'on peut dire que c'est dans le caractère littéralement intraduisible du genre en français que la critique de la représentation contient une crise de la représentation : l'impossible traduction traduit précisément cette crise dans la langue, comme un problème de langue. Mais est-ce la langue française qui résiste à

²¹ L'article de l'historienne américaine, Joan W. Scott, « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique » et dont s'inspire clairement le titre du colloque du RING, fut à cette occasion la référence la plus citée, voire l'article de référence pour les féministes françaises. J'y reviendrai un peu plus loin.

traduire le genre ? Ou serait-ce le genre qui ne peut pas traduire, c'est-à-dire représenter, fidèlement le féminisme français ?²²

On retiendra la seconde option pour les raisons suivantes. Tout d'abord, si le vrai problème était vraiment un problème de traduction littéraire, on comprend mal pourquoi aucun des concepts *made in France* ne se soit profilé. Après tout, il existe des concepts déjà prêts à l'emploi et employés en lieu et place du genre : on peut penser à la notion de « sexe social », de « rapports sociaux de sexe » des chercheuses travaillant sur la division sexuelle du travail, au concept de sexage formulé par Colette Guillaumin (1992) sur le modèle de l'esclavage, ou encore de « classe de sexe » ; même la catégorie « femme » pourrait finir par être une catégorie d'analyse si l'on en croit les historiennes qui insistent pour faire de l'histoire des femmes, plutôt que de l'histoire du genre. Par ailleurs, il est assez évident que le français est également polysémique, et qu'un terme comme « différence sexuelle » ne veut pas seulement dire ce que Luce Irigaray veut dire ; comme on le sait, il y a encore Hélène Rouch (p. ex. 1997, 1995), mais aussi Françoise Collin (p. ex. 1999, 2000), Geneviève Fraisse (p. ex. 1989, 1996), et bien d'autres (p. ex. Dorlin 2002) qui ont droit au chapitre de la différence, du différend, des sexes.

En tout cas, ce ne sont pas les alternatives qui manquent. Aussi le concept de genre, s'il prend de la place, ne prend celle d'aucun autre concept féministe *made in France* : il n'y a ni compétition, ni même nécessairement conflit, épistémologique entre eux tous, quels qu'ils soient. Pour cette raison, on pourrait très bien admettre que le genre puisse trouver sa niche propre dans la scène féministe française, du moins cohabiter pacifiquement dans le même paysage. Plus que possible, de fait, c'est déjà le cas de tous les divers concepts féministes *made in France*. Que le concept de genre n'entre pas dans ce cadre hétéroclite ne doit pas nous faire perdre de vue qu'il n'est qu'un concept parmi d'autres — à une différence près : c'est notre visa, ou peut-être

²² Lorsque j'avais posé ces questions au colloque du RING, elles furent, à l'époque, accueillies par une vague d'applaudissements approuvateurs. Mais cette approbation n'est peut-être par méritée si j'en juge les remarques approbatrices qui suivirent : par exemple, « Je suis d'accord avec toi que nous pouvons nous passer du concept de genre ». Je n'ai pas dû être claire dans mon intervention car je ne suis en fait pas d'accord avec « moi ».

déjà notre carte de séjour, pour élire domicile dans la cité des sciences.

**Re : Mais qui a peur des gender studies
in French Feminism made in France ?**

Il faut reconnaître que cette version, que les Américaines appellent le « féminisme français », nous en apprend plus sur les États-Unis que sur la France. [...] C'est dans les luttes de pouvoir au sein du féminisme universitaire américain qu'il faut chercher certaines explications.

(Claire Moses, « La construction du 'French Feminism' dans le discours universitaire américain », 1996, p. 10, souligné par nous)

En vous disant que l'institutionnalisation des « études genre » est chose faite depuis plus d'une vingtaine d'années dans les universités anglo-américaines et qu'elles sont parfaitement intégrées dans les cursus académiques, je ne vous apprends rien. Je ne dis rien de très nouveau non plus en proposant un lien entre l'étiquetage national et le féminisme universitaire, Claire Moses (1996) établit un rapport explicite entre la construction du *French Feminism* et l'organisation du savoir dans les universités américaines, et en particulier au sein des départements de littérature française. Dans la même veine, Delphy (1996) analyse le *French Feminism* comme une forme d'impérialisme académique dont l'agenda domestique est notamment de « remettre les universitaires féministes de nouveau 'en dialogue' avec les auteurs mâles » (p. 51). Du côté des universités françaises, Ezekiel (1996) a déjà analysé le groupe Psychanalyse et politique au regard de son anti-américanisme *alias* antiféminisme. Il me reste peut-être quelque chose à dire sur les préoccupations des *Anglo-American Feminists* lorsque celles-ci sont des chercheuses féministes françaises.

Comme nous invite à le penser Moses dans la citation en exergue, il faut, à l'instar du fou dans l'adage chinois, regarder

le doigt quand le sage pointe le ciel²³ : c'est-à-dire changer de focale, déplacer son regard des États-Unis vers la France et vers l'intérieur pour s'intéresser à des pratiques plus mondaines, plus locales. Peut-être est-ce aussi *dans les luttes de pouvoir au sein du féminisme universitaire* — cette fois, français — qu'il faut chercher certaines explications.

Pour sonder cette possibilité, il convient, tout d'abord, de se demander ce qui a bien pu changer entre le début des années 1990 et l'an 2002 pour les féministes françaises :

Il faut se rappeler que le féminisme français a été marginalisé dans les années 1980, au moment où il s'institutionnalisait aux États-Unis — du moins dans le monde universitaire. Cela permet, au tournant des années 1990, ce qu'on pourrait appeler une « nationalisation des questions sexuelles » : au lieu d'un choix entre différentes politiques sexuelles, on pose une alternative entre la politisation à l'américaine, et la non-politisation à la française (Fabre, Fassin 2003, p. 36).

Or ce qui est vrai des questions sexuelles n'est pas tout faux des questions féministes autour du concept de genre. Dans les deux cas, il y a bel et bien nationalisation des questions selon un axe transatlantique, mais les termes de l'alternative, entre une politisation à l'américaine et une non-politisation à la française, s'inversent dès lors qu'on passe des questions sexuelles aux questions de genre. Si l'on adaptait pour notre propos l'aide-mémoire d'Éric Fassin dans son livre-entretien avec Clarisse Fabre, on lirait ceci : *Cela permet au tournant des années 1990 ce qu'on pourrait appeler une « nationalisation des questions de genre » : au lieu d'un choix entre différentes politiques de genre, on pose une alternative entre la politisation — attention, inversion des deux adjectifs nationaux —, à la française, et la non-politisation à l'américaine.*

²³ J'emprunte cet adage à Bruno Latour qui l'a évoqué lors d'une conférence (au colloque intitulé « Beyond Understanding : Reconsidering Knowledge and Belief », organisé par The Doreen B. Townsend Center for the Humanities, University of California, Berkeley, États-Unis, 14-15 avril 1999) pour rendre compte de la démarche propre aux études sociales des sciences par contraste à la philosophie des sciences, l'idée étant que la science n'est pas dans la tête, mais qu'elle se fait avec les mains.

Cette adaptation nous fait réaliser la *synonymie* entre l'institutionnalisation du féminisme et les États-Unis, d'où *institution-nationalisation* des questions féministes. Cette synonymie permet d'articuler dans la rhétorique *Anglo-American Feminist* des questions politiques, de politique de la science, de politique scientifique du savoir féministe — toutes questions qui se posent ici et maintenant aux chercheuses féministes. Elles se posent à un moment particulier de l'histoire du féminisme en France, mais aussi en Suisse par exemple. Ce moment particulier, c'est celui du début de l'institutionnalisation des recherches féministes. Ce n'est pas par hasard que la dénomination même de ce champ en construction soit en question et un enjeu de lutte : « études genre » ou études féministes ?

Que l'opposition entre la France et les États-Unis serve à en tracer d'autres, cela nous est déjà clairement apparu lorsque nous avons analysé le processus de fabrication-maison du *French Feminism made in France*²⁴. L'*Anglo-American Feminism made in France* nous place à nouveau devant une même logique de distribution géopolitique, mais nous avons deux nouveaux éléments d'analyse. Le premier, c'est l'interchangeabilité entre féminisme universitaire et États-Unis, où parler la langue *Anglo-American Feminist* revient à parler, sans le dire, du processus d'institutionnalisation du féminisme qui ne fait que commencer en France. Le second élément, c'est la nationalisation de la distinction sexe/genre par quoi les *États-Unis* sont ici²⁵ à la *France* ce que le *genre* est à ... (?) — à « la réalité du féminisme en France ».

On pressent que l'absence de correspondance entre le genre et un concept fonctionnellement équivalent dans la scène féministe française participe de la crise de la représentation scientifique à laquelle les féministes françaises sont actuellement confrontées. En effet, en dépit, ou plutôt en raison des divers concepts féministes *made in France* déjà en vigueur (cf. section précédente), il existe dans le domaine des recherches féministes

²⁴ C'est du reste la raison pour laquelle j'ai remplacé dans le titre de cette section l'expression « recherches féministes en *terra franca* » (cf. premier intertitre de cet article) par *French Feminism made in France*.

²⁵ Contrairement à l'article de Delphy (1996) ; cf. *supra*.

un vide institutionnel à combler. Ce n'est un secret pour personne et les féministes françaises elles-mêmes sont les premières à le reconnaître. Mais encore faut-il en tirer toutes les conséquences dont celle d'admettre qu'il existe une *fonction vacante à occuper*. L'offre d'emploi, si elle était postée, pourrait se lire comme suit :

Cherchons un concept féministe expérimenté et capable de transcender l'hétérogénéité locale des recherches féministes françaises pour les unifier en un véritable champ académique, autrement dit pour construire le champ institutionnel des « études genre » — les *gender studies* — en France. Entrée en fonction : de suite.

Or le meilleur candidat en lice pour cette mission quasi diplomatique, c'est le concept de genre. D'où la question du colloque du RING, « Le genre comme catégorie d'analyse ? » Ce n'est du reste pas par hasard si elle s'inspire directement du titre de l'article bien connu de Joan Scott et traduit en français par Eleni Varikas sous le titre « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique » (1988), *encore* que la spécification (« historique ») ait été supprimée : la question du colloque portait bel et bien sur la possibilité d'étendre la portée analytique du genre à l'ensemble des recherches féministes en France. Et si c'est bien le genre qui est pressenti pour cette mission *auprès* des féministes françaises, plutôt que l'un des concepts *made in France*, c'est non seulement parce qu'il est déjà un fait institutionnel, mais aussi parce qu'il n'est pas *made in France* — synonyme ici de morcellement (« à chaque discipline²⁶, son concept »). C'est pourquoi le concept capable de dépasser le caractère hétéroclite des recherches féministes en France *doit*, à ce jour du moins, être *par définition* non français, c'est-à-dire transdisciplinaire pour commencer ; en somme, il ne doit précisément *pas représenter* au sens (1) de référent « la réalité du féminisme en France ». Mais... c'est le portrait craché du concept de genre dans la critique des *Anglo-American Feminists* !

²⁶ En fait, il faudrait parler de sous-disciplines, voire de domaines de recherche plus restreints. Si l'on considère l'exemple de la sociologie, les sociologues du travail recourent à la notion de « rapports sociaux de sexe », Delphy à « genre », Guillaumin à « classe de sexe » dans son modèle du *sexage*. Ce qui nous fait au moins trois concepts pour cette seule discipline.

Encore faudrait-il qu'elles puissent vouloir que le concept de genre les représentent au sens (2) de délégation, qu'elles lui confèrent le pouvoir d'être leur porte-parole dans la cité des sciences. Et c'est là tout le problème, manifestement, elles ne le peuvent pas. Mais les raisons qu'elles invoquent pour s'en empêcher, sont, paradoxalement et contre toute apparence, toutes les bonnes raisons qu'il y aurait à faire du concept de genre le délégué féministe aux affaires universitaires. En effet, lorsqu'elles nous parlent du caractère flou et fourre-tout du concept de genre, c'est évoquer sans le dire sa transdisciplinarité ; quand elles nous parlent de sa banalisation, de sa dépolitisation ou encore de sa récupération par les institutions ou les non-féministes, elles évoquent sans le dire le pouvoir mobilisateur et politique qu'a le concept de genre de créer de nouveaux liens, entre disciplines, entre des mondes (la science et la politique, des pays), mais aussi entre générations de féministes, entre réseaux d'actrices et d'acteurs (féministes, universitaires, universitaires féministes, scientifiques et politicien(ne)s, etc.) ; quand elles nous parlent des insurmontables difficultés de traduction du terme « genre » en français, elles évoquent sans le dire la difficile traduction d'un mouvement social en un champ académique, et surtout cette autre chose qu'elles n'osent exprimer à l'heure où la question n'est plus d'entrer ou non à l'université, mais d'y *rester* — poste à la clé... ou à la porte : c'est la lutte pour l'accès aux ressources matérielles et symboliques des institutions universitaires ou autres, à ces réseaux d'actrices et d'acteurs, à ces fonds de recherches qui demandent de mobiliser des mondes, en bref au dur travail de traduction d'intérêts qui fait partie, aussi, tout simplement, du travail scientifique. Aussi la question de savoir « Mais qui a peur des *gender studies in French Feminism made in France* » en appelle-t-elle une autre qui est : « Mais qui a peur de 'faire science' parmi les chercheuses féministes françaises ? » C'est peut-être la même question. Du coup, toute référence anglo-américaine a disparu. On ne s'en étonnera pas.

Pour « faire science »²⁷ les féministes françaises ont, elles aussi, besoin de leur porte-parole²⁸. Mais justement, elles ne veulent pas du meilleur candidat *pour la France*, le concept de genre. D'où crise de la représentation scientifique parmi les féministes françaises, ici et maintenant. Il existe pourtant une solution à portée de main, et ce pour les *mêmes* raisons que les *Anglo-American Feminists* déplorent, à savoir que le concept de genre ne représente *pas* « la réalité du féminisme en France »²⁹. En somme, le « problème genre », c'est la solution. Alors pourquoi n'en veulent-elles pas ? Bonne question — que je vous retourne avec plaisir. *The end*.

Références

- Austin John Langshaw (1965). *How to Do Things with Words*. The William James Lectures Delivered at Harvard University in 1955. Oxford, Clarendon Press.
- Callon Michel (1989). « L'agonie d'un laboratoire ». In Callon Michel (ed). *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*. Paris, La Découverte.
- Collin Françoise (1999). *Le différend des sexes. De Platon à la parité*. Saint-Sébastien-sur-Loire, Pleins Feux.
- (2000). « Différence des sexes (théories de la) ». In Hirata Helena, Laborie Françoise, Le Doaré Hélène, Senotier Danièle (eds).

²⁷ C'est la question centrale du volume 22, n°1 (2003) de *Nouvelles questions féministes*, intitulé : « In/discipline. La volonté de faire science ? » Je me permets de vous renvoyer ici aux diverses contributions.

²⁸ Sur les conditions d'apparition et de disparition des porte-parole légitimes en science, sur leur rôle-clé dans la traduction d'intérêts d'une communauté à une autre, c'est-à-dire dans le « travail d'association » au sens où l'entend la théorie de l'acteur-réseau, voir, par exemple, l'article de Michel Callon sur « L'agonie d'un laboratoire » (1989, p. 192).

²⁹ Pour compléter mon argument, il conviendrait de prendre toute la mesure du rapport analytique entre le sexe et le genre comme un rapport de *non*-représentation (le sexe ne cause pas le genre et le genre ne traduit, n'exprime pas le sexe, etc.). Comme cette non-représentation est une exigence à la fois scientifique et politique, ce serait l'occasion de s'interroger sur les exigences de représentation — et quelle représentation ? — entre mouvement féministe et « études genre » que nous nous posons à nous-mêmes, semble-t-il, au moment de l'institutionnalisation de ce domaine.

- Dictionnaire critique du féminisme*. Paris, PUF [rééd. novembre 2004].
- Delphy Christine (1991). « Penser le genre : quels problèmes ? ». In Hurtig Marie-Claude, Kail Michèle, Rouch Hélène (eds). *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*. Paris, Éd. du CNRS [repris dans Delphy Christine (2001). *L'ennemi principal*, 2. *Penser le genre*. Paris, Syllepse « Nouvelles questions féministes »].
- (1996). « L'invention du 'French Feminism' : une démarche essentielle ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 17, n°1 [repris dans Delphy Christine (2001). *L'ennemi principal*, 2. *Penser le genre*. Paris, Syllepse « Nouvelles questions féministes »].
- Dorlin Elsa (2002). « Autopsie du sexe ». *Les Temps modernes*, n° 619, juin-juillet.
- Ezekiel Judith (1996). « Anti-féminisme et anti-américanisme : un mariage politiquement réussi ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 17, n° 1.
- Fabre Clarisse, Fassin Éric (2003). *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*. Paris, Belfond.
- Fougeyrollas-Schwebel Dominique, Planté Christine, Riot-Sarcey Michèle, Zaidman Claude (eds) (2003). *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*. Paris, L'Harmattan « Bibliothèque du féminisme/RING ».
- Fraisse Geneviève (1989). *Muse de la raison : démocratie exclusive et différence des sexes*. Aix-en-Provence, Alinéa « Femmes et révolution ».
- (1996). *La différence des sexes*. Paris, PUF « Philosophies ».
- Guillaumin Colette (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*. Paris, Côté-femmes « Recherches ».
- Hurtig Marie-Claude, Kail Michèle, Rouch Hélène (eds) (1991). *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*. Paris, Éd. CNRS [rééd. 2002].
- Mathieu Nicole-Claude (1991). *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, Côté-femmes « Recherches ».
- Moses Claire (1996). « La construction du 'French Feminism' dans le discours universitaire américain ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 17, n° 1.
- Nouvelles questions féministes* (1996). « France, Amérique : regards croisés sur le féminisme », vol. 17, n° 1.
- (2003). « In/discipline. La volonté de faire science ? », vol. 22, n° 1.
- Pitkin Hanna Fenichel (1972). *The Concept of Representation*. Berkeley, Los Angeles & London, University of California Press.

- Rouch Hélène (1995). « Les nouvelles techniques de reproduction : vers l'indifférenciation sexuelle ? ». In Ducros Albert, Panoff Michel (eds). *La frontière des sexes*. Paris, PUF « Le sociologue ».
- (1997). « Les catégories de sexes ». *Sciences et avenir*, hors-série, avril.
- Scott Joan W. (1988 [1986]). « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique ». *Les Cahiers du GRIF*, n° 37/38 [trad. de l'anglais par Eleni Varikas].